

*Marie Depussé*

# **La nuit tombe quand elle veut**



**P.O.L.**

Extrait de la publication



La nuit tombe  
quand elle veut

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

DIEU GÎT DANS LES DÉTAILS, 1993

EST-CE QU'ON MEURT DE ÇA, 1996

LÀ OÙ LE SOLEIL SE TAIT, 1998

QU'EST-CE QU'ON GARDE?, 2000

LES MORTS NE SAVENT RIEN, 2006

*chez d'autres éditeurs*

CONVERSATIONS SUR LA FOLIE avec Jean Oury,  
Calmann-Levy, 2003

BECKETT, CORPS À CORPS, Hermann, 2007

Marie Depussé

La nuit tombe  
quand elle veut

*P.O.L*  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2011  
ISBN : 978-2-8180-1423-3  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

« BONNE NUIT, MON CHÉRI »

La nuit quand on est seul et malade on a peur. Du vent qui fait trembler les fenêtres et rampe en bas des tours, dehors. La grande machine de l'hôpital est en panne. L'insomnie s'écrase sur le rideau de fer métallique qu'on a baissé avec des manivelles, pour ne laisser aucun espoir d'aube, pour qu'on ne voie plus rien du ciel.

Si l'un ou l'une qui vous aime est assis sur le fauteuil près du lit, si de temps à autre on peut dire : tu es là, la nuit recule et on a moins froid.

Il y a des femmes qui articulent, en refermant la porte de la chambre : bonne

nuit mon chéri. À qui parlent-elles, aux portes, à ceux qui errent encore dans les couloirs? Appel à témoins. Entendez bien que je l'aime et que c'est à regret que je l'abandonne, mon chéri, à la nuit. Il est huit heures du soir, il faut partir. C'est la règle.

La règle n'est plus affichée, elle s'est dissoute dans le vide grandissant des couloirs désertés par les créatures en blanc.

Le vent en bas des tours va pouvoir régner sur la nuit. La bonne nuit.

Mais il n'y a pas qu'elles. Il y a de grandes dames partout, des femmes qui se lèvent et enjambent l'infranchissable sans effort apparent. Celles-là ne disent rien, elles restent. Je les aime.

Un jour je balayais le sol de la chambre où mon père avait été isolé, pour le protéger, j'imagine, des microbes, parce qu'il avait atteint le point approximatif du chemin où l'on va de la vie vers la mort.

Il y avait une semaine que ça durait. On nous avait donné un lit de camp, nous ses enfants on y dormait chacun à notre tour et



le matin celui qui n'avait pas dormi là amenait à mon père un petit déjeuner comme il les aimait, je ne me rappelle plus comment on faisait pour lui préparer ses œufs à la coque.

Aucune des dames qui faisaient chaque jour le ménage dans les chambres ordinaires n'avait passé le seuil de cette chambre-là. On patinait sur un sol gluant, la salle de bains n'était pas fraîche.

Ce jour-là j'avais un masque blanc sur la bouche, un balai et une serpillière à la main. Le médecin-chef entra. Il passait régulièrement, seul. Un grand médecin, disait mon père qui l'aimait. Il ne fut pas mécontent de lui dire : regardez ma fille, elle lave par terre le sol de votre chambre stérile avec un masque blanc sur la figure.

Le grand médecin sourit. En Afrique, fut sa réponse, les familles font ça depuis longtemps, elles campent près de l'hôpital et préparent la nourriture de leur malade. Elles veillent. Dans votre famille, vous ne semblez pas étrangers à ce genre de pratique.

Mais vous pouvez enlever votre masque, madame, vous respirerez mieux

C'était il y a vingt-cinq ans.

Il ne faut pas dire de mal de l'hôpital. Tous ceux qui ont écrit pour le faire avaient raison. Mais on n'en est plus là. On est en Afrique. Sans disposer de leur civilisation, de leurs familles sans limites, de leur tendresse. Pour leur misère, ça vient.

On supprime les hôpitaux de campagne sans bruit, les uns après les autres. Enfin, presque sans bruit. Une page dans les journaux signale que les habitants de Clamecy ont manifesté, se sont battus comme ils le pouvaient, ont perdu. C'est dans cet hôpital que mon frère Jean est né. Clamecy est une petite ville très belle, pas loin de Véze-lay, c'est un pays de rivières, de collines et de cathédrales. Depuis notre village, ma mère avait douze kilomètres à faire, dans la voiture d'un voisin, c'était en août quarante, pour accoucher.

Le prétexte de la suppression a été le nombre insuffisant d'accouchements par an, dans la région. Une femme assez mal-

chanceuse, ou obstinée, pour être enceinte a désormais cent kilomètres à endurer avant d'atteindre l'hôpital d'Auxerre. Je ne sais comment elle s'y prépare, ni si elle y survit.

Je connais mieux les grands hôpitaux de la région parisienne. Je sais que les malades du cancer vomissent leur vie dans des ambulances sur le trajet aller et retour de ces grands hôpitaux qui ne veulent plus d'eux, de leur corps. Il n'y a plus assez de lits, les ambulances coûtent moins cher, l'État passe un contrat avec une entreprise privée et les chauffeurs ne sont pas toujours tendres.

Pourtant il semble facile d'entrer à l'hôpital. Il n'y a pas de porte, ni de gardiens à la porte, comme dans les prisons. Il y a, comme dans les supermarchés, de grands panneaux de verre qui glissent, s'écartent à l'approche d'un pas ou d'un brancard, puis se referment, ou plutôt se recollent sans bruit.

Mais c'est une entrée aussi facile, aussi fausse, que dans les rêves.

Sauf si, après de longs mois d'attente, on est « inscrit ».

Les urgences, une flèche indique que c'est ailleurs.

La première fois on est entrés, avec Jean, par l'absence de porte, avec une facilité qui ressemblait, chez lui, à du bonheur. Opération en vue, il était inscrit. Une femme chirurgien, quelques mois plus tôt, avait formulé avec douceur le verdict « tumeur de la tête inopérable ». Mais on allait se donner la peine d'ouvrir pour vérifier. Ça lui suffisait, à Jean. Il ne demandait pas beaucoup. Il orientait tout son corps vers l'espoir.

La grande machine blanche, aseptisée, allait le recueillir dans ses mâchoires. L'hôpital, c'est cette grande machine qui vous dit par tous ses petits bruits métalliques, ses silences, la précision des gestes de ses femmes blanches, qu'on n'est pas condamné à mort. On ne sera pas exécuté demain. Il faudra même souffrir pour ne pas mourir, c'est la loi dite sans paroles, c'est vers elle qu'on vient. Ici on vous soigne.

Bien sûr on a vu, en entrant, de chaque côté de l'absence de porte, les types pâles qui fument une clope avec une perfusion dans le bras. On a vu les deux ou trois fauteuils où un corps est tassé, sans fumer. Debout à côté du fauteuil, un proche l'a poussé là. Pour prendre l'air? A-t-il toujours été en fauteuil, le corps, va-t-il y rester?

Il y a une désolation du béton sale, des grands cendriers immondes où se dépose une poussière noire, des courants d'air qui l'emportent plus loin et font frissonner les types pâles, curieusement revêtus de tenues de jogging. Des tenues désassorties, trop larges ou trop étroites, des renoncements à se vêtir. On a vu tout ça.

Mais dans l'ampleur du hall qui déploie le luxe de son espace inutile, on se rasure, on se réchauffe. On n'est pas chez les pauvres, quelqu'un va s'occuper de nous.

On attend peu, une femme derrière un comptoir donne à ma sœur un numéro de chambre, on ne sait pas encore quelle chance fabuleuse représente un numéro de

chambre, ma sœur va accompagner Jean, je vais achever de l'inscrire.

En levant la tête je remarque, écrit très lisiblement sur une sorte d'écriteau épinglé sur un poteau, « 1 000 euros par jour ». Je fais comme les autres. La tête reste levée, la nuque se raidit, on compte les zéros, puis on glisse avec effort vers cette merveille, la sécurité sociale et son déficit, que chaque jour passé dans un lit par le corps malade qu'on aime va creuser – est-ce le blanc, le blanc du lit si bien tiré, le blanc des blouses, des gants, le blanc des murs, qui coûte si cher ?

Heureusement, on peut aussi inscrire son malade, une voix vous le rappelle, à un abonnement au téléphone, à la télévision. On est content de pouvoir faire ça, de pouvoir payer ça, pour lui. « Pour combien de temps, madame, la télé ? – Oh... disons... un mois, madame. »

À côté il y a les journaux, on va en acheter, et la grande cafétéria, assez élégante, où des blouses blanches mangent des sandwiches plutôt appétissants avec une simplicité

visible, pas loin de quelques usagers entourant un malade pâle. Propre, démocratique, gentil, tout ça. À côté, une boutique de coiffeur avec de somptueux foulards en vitrine et quelques perruques très belles. Puis les grandes machines à cartes de crédit.





## UN MONDE

Mais il va falloir continuer, marcher dans le couloir immensément long, trop large, et viser quelque part les bons ascenseurs, une voix vous ayant dit : le bleu. On le fera tous les jours, tous les soirs, jusqu'à la nuit, on partira par le dernier métro ou l'on restera quelquefois sans rien dire, la nuit, dans le fauteuil près du lit.

À la sortie de l'ascenseur, une grande glace attend le visiteur, pour lui envoyer l'image d'un corps tassé et d'un visage aveugle.

Parfois on descend au sous-sol, sortie métro et toilettes, des toilettes rondes, vastes, propres, étonnamment luxueuses et

renvoyant l'odeur d'urine des vingt mille visiteurs du jour. Il arrive qu'on y pénètre et je regarde alors mes voisines qui se jettent de l'eau sur la peau, les mains, les cheveux, restaurent comme elles peuvent le masque jaune qui a remplacé leur visage, et dans ce cas je pense à Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, il est vrai que j'y pense souvent, ici. Et si le visage de ces femmes leur restait dans les mains ?

Après l'odeur d'urine, le froid (je n'ai connu ce grand hôpital que l'hiver), le froid qui brûle les pieds coincés dans des chaussures trop fines, à talons, parce que Jean aime à reconnaître le pas de ses sœurs (la classe, dit-il).

Arracher ces chaussures, retrouver la souffrance d'un pied entier, marcher sur les herbes qui piquent, au hasard du sentier entre les buissons maigres, avoir mal comme un vivant, avec des pleurs de froid dans les yeux. Traverser le boulevard vide, atteindre le métro tête de ligne offert aux courants d'air glacés qui traversent le corps qui n'essaie plus de bouger. On le fera.

Parce que demain on recommencera. On ira vers lui, et il sera vivant. Ça aide à dormir.

Si on se force à aller à l'hôpital il ne faut pas y aller. Il arrive pourtant qu'on se force, quand on rend visite à un ami qu'on n'a pas encore vu couché là. On a peur, de ne pas le reconnaître, de trop sourire. Mais si on l'aime, quelque chose en nous s'ajuste, quelque chose de l'ordre de ce qu'on appelle l'âme du violoncelle.

Quand on y va tous les jours ça va. Je ne parle pas de bonheur, quoique...

Il y a des heures, dans les jours, où l'on pourrait parler de ça. Mais avant d'ouvrir la porte de la chambre, on a le corps noué, la tête traversée par des trains qui déraillent.

On sait qu'il y a eu la nuit, que la fatigue augmente dans son sourire. Puis on ouvre la porte, doucement, et on avance, il est réveillé, il nous regarde. On ravale le chagrin, on le tasse n'importe où dans le corps et on avance vers lui avec du bonheur dans les yeux, quelque chose que peut-être on ne

lui a jamais ou si peu donné à voir quand on pouvait jouer et rire ensemble parce que la vie qu'on vit est faite d'encombres, de ratures, d'oublis.

Il ne vous demande pas de parler, il vous regarde. Il suffit de rester au pied du mur de sa souffrance, de sa peur. Et de tenir. À la distance, difficile à trouver, qui respecte son énigme de vivant. Être tout près de ce qu'il a de plus lointain. Il suffit de voir son sourire, le mystère de ce sourire, pour tenir. Le chagrin c'est pour vous. C'est lui qui va mourir.

Achévé d'imprimer en septembre 2011  
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
à Clamecy (Nièvre)  
N° d'éditeur : 2232 – N° d'édition : 185585  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : octobre 2011

*Imprimé en France*



Marie Depussé  
**La nuit tombe quand elle veut**

Cette édition électronique du livre  
*La nuit tombe quand elle veut* de MARIE DEPUSSÉ  
a été réalisée le 28 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en septembre 2011  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre)  
(ISBN : 9782818014233 - Numéro d'édition : 185585).  
Code Sodis : N50307 - ISBN : 9782818014257  
Numéro d'édition : 233043.